

BERNARD AMY

# CEUX QUI VONT EN MONTAGNE

Psychologie de l'alpiniste  
et approche du risque



**PUG**

Bernard Amy

# **Ceux qui vont en montagne**

Psychologie de l'alpiniste  
et approche du risque

**PUG**



# Introduction

---

## Les marins de l'altitude

---

Pour justifier le titre de son livre *La leçon d'Aristote : sur l'alpinisme et l'escalade*<sup>1</sup>, l'alpiniste Gilles Rotillon rappelle que selon Aristote, il y aurait « trois sortes d'hommes, les vivants, les morts et ceux qui vont sur les mers ». Et il ajoute que « les alpinistes et les grimpeurs se verraient bien au côté des marins, à part du reste des hommes ».

Il est vrai que les marins et les alpinistes partagent une même particularité, celle de s'adonner à des activités qui les tiennent éloignés de leurs semblables. Pour l'homme des vallées, des côtes ou des villes, ils sont des êtres qui disparaissent régulièrement. Loin de leurs prochains, ils partent vers le grand large ou les hauteurs de l'altitude vivre des expériences, certes connues maintenant, mais qui néanmoins gardent une part de mystère pour le commun des mortels. Mais cessent-ils de vivre pour autant ? L'erreur d'Aristote est peut-être d'oublier que sur leur bateau ou sur les pentes de leurs sommets, les alpinistes et les marins sont non seulement formidablement vivants, mais aussi forcés de l'être. Vivants, et surtout profondément humains, d'abord parce qu'ils sont des hommes de passion, et que la passion est l'un des états affectifs les plus humains.

Ce qui fait des alpinistes ou des marins des êtres à part, c'est la technique, au sens premier du terme : art et métier. Mais il en est de même pour les artistes, pour les ingénieurs, pour les scientifiques, pour les chirurgiens,

---

1. Rotillon, G. (2016). *La leçon d'Aristote : sur l'alpinisme et l'escalade*. L'Argentière-La Bessée : éditions du Fournel.

pour les agriculteurs ou les éleveurs, en fait pour tous les spécialistes. Ce qui les rassemble, c'est le fait que toute compétence ne peut être portée à son plus haut degré que si elle est vécue avec passion. Cependant, on peut être le plus grand technicien dans un domaine donné, on n'en reste pas néanmoins un être humain.

Aristote savait-il que, si les marins vivent au large des expériences qui lui étaient étrangères, pour les comprendre il lui aurait suffi de les écouter à leur retour d'océan ? En allant derrière leurs mots, il aurait réalisé qu'ils faisaient bien partie des vivants, et qu'à ce titre ils vivaient loin de lui des aventures peut-être difficilement imaginables, mais dans lesquelles ils faisaient montre de grandeurs et de petites tout à fait humaines. Il en est de même pour les alpinistes. Pour affronter les périls de la haute mer ou les espaces de l'altitude, il faut être un technicien. Mais pour aimer ces risques, il faut simplement être un homme, avec toutes ses parts de lumière et d'ombre.

## **L'énigme de l'alpinisme**

Grâce aux magazines, à la télévision et aux images de la publicité, le grand public connaît tout des techniques qui permettent de progresser et de survivre jusqu'aux plus hautes altitudes. Les motivations des « fous de la montagne » restent cependant mystérieuses pour beaucoup, quand elles ne suscitent pas une réelle réprobation face à une passion perçue comme dangereuse, voire mortifère.

Les dernières décennies ont vu se multiplier les pratiques sportives de la montagne, en haute et en moyenne montagne, en hiver comme en été. L'alpinisme classique n'a pas disparu. Mais de nouvelles techniques ont permis de nouvelles façons de gravir les sommets ou d'en redescendre. Et les passionnés de l'altitude peuvent aujourd'hui diversifier leurs pratiques d'une saison à l'autre, voire d'une semaine à l'autre.

Dans l'ensemble, cette diversification ne s'est pas faite dans le sens d'une sécurisation des sports de montagne. Bien au contraire ! À l'exception de l'escalade sportive sur structure artificielle ou sur falaise aménagée où les accidents graves, s'ils restent possibles, sont maintenant très

rare, toutes les autres pratiques restent des activités à risques, comme le montrent en toutes saisons les accidents trop souvent mortels dont les médias continuent de se faire l'écho. Quelle que soit la façon dont on l'aborde et la gravité, la montagne sera toujours un milieu dangereux. Les dangers objectifs de la verticalité ne disparaîtront pas, la pente expose à la chute, et la moindre erreur technique peut être lourdement sanctionnée.

La dangerosité inhérente à la pratique de la montagne ramène ainsi à la vieille question des motivations de l'alpiniste, que continuent de poser ceux qui ne pratiquent pas les sports d'altitude. Elle a toujours hanté et ne cesse de hanter tous les discours sur l'alpinisme et la haute montagne. Elle ne concerne pas que les pratiquants de haut niveau. Même les randonneurs qui pensent ne pas faire d'alpinisme courent des risques, comme le montrent les nombreux accidents mortels sur des sentiers de montagne.

Pour le grand public, les motivations des passionnés de la montagne sont incompréhensibles : « Pourquoi ces gens vont-ils gratuitement risquer leur vie dans des activités aussi dangereuses ? » Et tant que les pratiquants n'auront pas convaincu le grand public, leurs activités ne seront pas considérées comme, sinon « socialement utiles », du moins « socialement acceptables ».

Le problème est que, comme tous les passionnés sommés d'expliquer leur passion, les alpinistes se réfugient dans des faux-fuyants. La plupart de leurs justifications ne sont que des explications trompe-l'œil. On leur demande pourquoi ils prennent de tels risques : « Parce que ça me fait plaisir », répondent-ils souvent. Soit, et c'est heureux pour vous : le comble serait de pratiquer sans plaisir. Mais pourquoi cela vous fait-il plaisir ? « Pour me sentir libre de le faire », répondent-ils aussi. Ou encore : « Le risque nous rend libre et vivant<sup>2</sup> ». Soit, mais de quel risque s'agit-il, et en quoi risquer sa vie rend-il libre ? Certains croient

---

2. Le grimpeur Antoine Le Ménéstre au cours d'une rencontre organisée au Musée Dauphinois à Grenoble le 15 mars 2018, sous le titre « Le sommet de la pente, une audace géopolitique ? ».

répondre vraiment à la question en se réfugiant dans un jargon qui n'apporte rien de plus : « Je vais en montagne parce que pour moi cela fait sens<sup>3</sup>! ». Soit, mais là aussi, le comble serait que cela n'ait aucun sens pour vous. Et surtout pourquoi cela fait-il sens? Et quel est ce sens qui justifie tout à vos yeux? En fait, bien souvent, l'alpiniste a l'impression de répondre au pourquoi alors qu'il ne dit que le comment. Les exemples de fausses réponses évasives abondent. On peut les résumer en citant un passage du compte rendu d'un débat public paru dans un journal régional : à la question posée au guide de haute montagne, « pourquoi grimpez-vous, pourquoi y aller? », celui-ci répond que « le monde d'en bas ne lui apporte pas autant de bonheur et que s'il n'a rien à faire dans ces montagnes, il y va car il ne peut pas faire autrement<sup>4</sup> ».

Si on les pousse dans leurs retranchements, beaucoup s'en tirent par des pirouettes verbales, certes séduisantes, mais pour autant peu convaincantes : « J'escalade les montagnes parce qu'elles sont là<sup>5</sup> », « L'alpinisme est une conquête de l'inutile<sup>6</sup> ». Ou ils donnent des fausses réponses qui ne sont que des manières de fuir la question :

---

3. Une alpiniste psychologue dans le film *Magnetic Mountains* des Britanniques Steven Wakeford et Menna Pritchard présenté comme une réponse « à l'éternelle question : pourquoi retournez-vous toujours là-haut? ».

4. Dans le *Dauphiné Libéré* du 15 septembre 2019, après une rencontre entre alpinistes organisée au musée de l'Ancien Évêché à Grenoble le 12 septembre.

5. On attribue cette réponse à l'alpiniste anglais Georges Mallory. Elle est partiellement fausse. En fait Mallory, en 1924 au départ d'une nouvelle tentative sur le Mont Everest, répondait à des journalistes qui lui demandaient sans relâche pourquoi il voulait absolument gravir ce sommet. « *Because it is there* », leur a-t-il dit. Il ne savait pas que ces quatre mots allaient devenir les plus célèbres de l'alpinisme sous une forme déformée. Les alpinistes s'en sont emparés en les appliquant à toutes les montagnes, sans même se demander si Mallory voulait dire « parce qu'il est là », ou « parce qu'il est là-bas », ce qui n'est pas exactement la même chose.

6. Cette formule vient du titre de l'autobiographie de Lionel Terray, *Les conquérants de l'inutile*, publiée en 1961 par les éditions Gallimard. Ce titre est lui aussi rapidement devenu célèbre, et a été utilisé d'innombrables fois pour définir l'alpinisme. D'un point de vue éditorial et commercial, il a été un formidable outil de marketing. Et celui qui l'a trouvé peut se vanter d'un coup de maître. En revanche, on ne dira jamais assez le tort qu'il a causé aux alpinistes auprès du grand public qui s'est empressé de considérer l'alpinisme comme une activité inutile.

« Ce que nous vivons là-haut ne peut être expliqué. Que ceux qui veulent comprendre nous rejoignent en montagne et viennent y vivre les émotions que nous y trouvons ».

Les tentatives de justification sont parfois plus élaborées. L'alpiniste américain Allen Steck a publié en 2017 une biographie intitulée *A mountaineer's life*. Bien entendu, il a sacrifié à la tradition en y incluant un chapitre – un court chapitre : seulement quatre pages sur deux cent cinquante ! – intitulé « *Is climbing worth dying for?* », l'escalade mérite-t-elle que l'on meure pour elle ? Allen Steck cite le grimpeur poète Michael Roberts qui soulève un tout petit peu le coin du voile : « Le risque [...] est la démonstration du fait que l'homme n'est pas complètement tenu de gratter la terre pour se nourrir, n'est pas totalement prisonnier par les devoirs familiaux et sociaux ; du fait qu'il existe des états mentaux et spirituels à qui il donne des valeurs plus élevées que la vie elle-même à tous les niveaux inférieurs ». Et Allen Steck conclut : « Il n'y a rien de mystérieux à propos du "pourquoi" de l'alpinisme, comme il n'y a rien de mystérieux dans le plaisir exquis de la sensation kinesthésique que nous ressentons en grim pant. Nous le savons, c'est tout. Le seul mystère est qu'un état mental et spirituel peut être atteint, comme le suggère M. Roberts, et que les alpinistes qui évoluent dans un environnement à risque le perçoivent comme ayant une plus grande valeur que leur propre existence. L'acceptation de la mort en alpinisme reste une remarquable énigme psychologique ». Étrange réponse qui, après avoir dit qu'il n'y a rien de mystérieux, conclut au mystère de la question. Comme bien d'autres, Allen Steck semble répondre au pourquoi par le comment : oui, bien sûr, la passion des alpinistes pour le risque montre que ce qu'ils ressentent là-haut a plus de valeur que leur vie elle-même. Oui, bien sûr « ma vie là-haut a plus de valeur que ma vie en bas ». Mais justement, pourquoi ?

L'alpiniste anglais G. W. Young appelait, en 1955 déjà, à plus de « sincérité en littérature alpine<sup>7</sup> » : « jusqu'à ce qu'il y ait des hommes

---

7. Young, G. W., « De la sincérité en littérature alpine », texte paru en 1955 dans *Berge der Welt* et traduit en français par Micheline Morin et Jacques Tessier du Cros dans *La Montagne et l'Alpinisme* en décembre 1957.



capables de dire avec profondeur ce que leur apportent le danger et la souffrance, jusqu'à ce qu'il y ait des hommes capables de décrire avec sincérité la beauté qu'ils ont vue et la joie éprouvée, il n'y aura pas de récit de course qui soit, aux yeux de ceux qui ont partagé cette expérience, le miroir fidèle de la vérité, et aux yeux des autres la justification valable de notre passion ».

L'alpinisme est une grande et belle manière de vivre. Mais comme il peut être mortel, il mérite quelques explications. Cependant, pour vraiment convaincre, on doit aller jusqu'au bout de la sincérité souhaitée par G. W. Young, même si l'on sait avec Aragon que « les mots ne sont pas faits pour dire toujours la vérité ». Dire les beautés et les joies de la montagne ne suffit pas à expliquer la passion de l'alpinisme. Pour comprendre l'alpinisme et surtout les alpinistes, il ne suffit pas de suivre Aristote et de les considérer comme des êtres à part ne faisant pas vraiment partie des vivants. Il faut aller plus loin, tenter d'analyser profondément ce qui pousse certains à risquer leur vie en montagne, et pour cela trouver des explications d'ordre à la fois psychologique et historique.

Pour chercher à les comprendre, il faut prendre conscience que, puisqu'ils sont avant tout des hommes, leurs comportements relèvent des sciences de l'homme, de la philosophie à la psychologie en passant par l'histoire, la sociologie, les sciences cognitives et en particulier la neuropsychologie. Une telle recherche peut aujourd'hui s'appuyer sur des données scientifiques récentes qui éclairent singulièrement d'une part les motivations des alpinistes, d'autre part l'histoire des différentes formes de l'alpinisme. Ces données sont décrites en détail dans le chapitre 1. Les principales conclusions que l'on peut en tirer seront rappelées aux moments voulus dans les chapitres suivants.



la main qui est là ne peut qu'appartenir à quelqu'un d'autre. Et il lui donne une histoire plausible permettant de justifier cette hypothèse<sup>21</sup>.

## L'interprète en montagne

Que nous raconte notre interprète au cours d'une ascension ? La question vaut d'être posée, car les duretés de la haute montagne et les particularités inhabituelles du milieu de pratique perturbent plus ou moins le fonctionnement normal du cerveau. Elles poussent même parfois l'interprète vers quelques interprétations hasardeuses.

Les erreurs sont heureusement de moindres importances. C'est le cas de certaines illusions dues à des perspectives visuelles propres au milieu montagnard. Le grimpeur qui, au pied d'une paroi non verticale, l'étudie du regard en levant la tête la voit toujours plus raide qu'elle ne l'est. Et ses parties verticales paraissent surplombantes. Il suffit de tourner la tête pour regarder la paroi de profil pour que l'inclinaison réelle soit de nouveau perçue. Nous verrons que la prise en compte par le cerveau des données issues de l'oreille interne pour évaluer la paroi explique en partie cette illusion. Les skieurs pris dans le brouillard connaissent

---

**21.** « Il y a aussi, précise Guy Tiberghien, des effets descendants du système nerveux central sur la perception périphérique. Les choses sont sans doute plus complexes que le laisse entendre l'hypothèse de "l'interprète". L'interprète ne devrait pas être conçu comme un "chef d'orchestre" cérébral ou cognitif – une sorte de "*cogniculus*". Ce terme désigne plutôt une construction hypothétique (un "*construct*") désignant différents systèmes d'interaction particulièrement complexes entre traitements centraux interprétatifs et traitements périphériques d'analyse de l'environnement. Les premiers sont massivement déterminés par l'historique de la personne, de ses conditionnements et apprentissages, de l'accessibilité (temporaire et permanente) à sa mémoire sémantique et épisodique, de ses attentes et de l'action engagée. Les seconds sont massivement contrôlés et formatés par des processus sensoriels, perceptifs et moteurs extrayant l'information de l'environnement (interne et externe) dans lequel est immergée la personne. Le cas des illusions visuelles illustre bien cette complexité puisque, contrairement à ce que l'on avait d'abord pensé, elles peuvent être modifiées, voire annulées, par certaines modifications contextuelles ou culturelles. »

Voir : Clément, E., Guillaume, F., Tiberghien, G., & Vivicorsi, B. (2014). « Le cerveau ne pense pas tout seul ». *Le Monde Diplomatique*, n° 27, septembre 2014.

Tiberghien, G. (1977). « Processus sensoriels et activités perceptives » in J. Hamburger & Y. Pélicier (Eds.), *Univers de la Psychologie – La vie psychologique normale*, vol. 2, pp. 289-298. Paris : Lidis.

l'illusion kinesthésique qui, au moment où ils s'arrêtent, leur fait croire que la neige continue de défiler sous eux, leur donnant l'illusion qu'ils continuent de glisser. Si ces erreurs sont relativement bénignes, en revanche, dans certaines situations extrêmes, les affabulations de l'interprète peuvent devenir dramatiques. En altitude, l'alpiniste se trouve en effet livré à lui-même dans un environnement où parfois le moindre incident peut se révéler catastrophique.

Quelle que soit l'altitude, la montagne comporte des dangers objectifs. Mais à très haute altitude, les dangers subjectifs prennent une importance tout à fait inhabituelle. Le premier d'entre eux est la défaillance physique due à ce que les médecins appellent le Mal aigu des montagnes (MAM). Dès que l'on s'élève en altitude, la baisse du taux d'oxygène dans l'air entraîne au niveau physiologique une anoxie qui, à son tour, se manifeste par des troubles comme de la faiblesse, des maux de tête, une insomnie, des nausées, des vomissements, et parfois des vertiges. Sur les sommets des Alpes, le mal des montagnes est souvent bénin et disparaît dès que l'on perd de l'altitude. S'il commence à être grave, il provoque une diminution de l'excrétion d'urine et une difficulté à respirer pendant l'effort. Mais à très haute altitude, il peut devenir rapidement dramatique et finir par déclencher un œdème cérébral puis un œdème pulmonaire.

La diminution drastique de la quantité d'oxygène disponible altère les cellules des capillaires sanguins, ce qui entraîne une augmentation de la perméabilité des parois des vaisseaux. D'où des fluides qui se mettent à en sortir plus facilement. Le premier d'entre eux est l'eau qui, dans les alvéoles pulmonaires, engendre un œdème fatal. Dans le cerveau, cela perturbe aussi le fonctionnement des cellules. Les symptômes avant-coureurs de l'œdème cérébral sont ceux de l'ivresse des montagnes. Cette dernière se manifeste par une sorte d'ébriété dangereuse et surtout par des hallucinations perceptives, le plus souvent visuelles ou auditives : l'interprète se met à fabuler !

L'hallucination la plus fréquente est celle dite « du troisième homme » : l'alpiniste, en état de survie, a la forte impression d'être suivi, outre par son compagnon de cordée, par un compagnon prêt à l'aider. On peut

appeler ce type d'hallucination le « syndrome du Chemin de Damas », chemin sur lequel Paul de Tarce, le futur saint Paul, vit et entendit l'image aveuglante du Christ lui demander pourquoi il le persécutait. Toutes les apparitions relèvent du même processus cérébral : la personne soumise à un stress physique et psychologique intense éprouve si fortement le besoin d'une présence réconfortante que son cerveau en fabrique l'illusion. Il prend dans sa banque de souvenirs, au niveau de l'hippocampe, l'image récente d'une personne secourable, et l'envoie dans les aires associatives. Celles-ci s'activent et transmettent le signal à l'interprète, qui donne un sens à cette image sans attendre l'arrivée d'autres données perceptives qui infirmeraient éventuellement son interprétation. L'image est venue de l'intérieur. Mais le cerveau l'ignore. Il ne sait pas si l'activation des aires perceptives est venue du dehors ou du dedans. L'interprète choisit alors l'interprétation la plus probable : la présence d'un objet visuel extérieur. Comme saint Paul, la personne stressée voit ce qu'elle désirait voir. Et elle la voit vraiment, dans la mesure où « voir » consiste à interpréter une activation des aires impliquées dans la vision.

Les récits de telles hallucinations sont nombreux. Un cas exemplaire est celui de l'himalayiste Élisabeth Revol, en perdition sur l'une des plus hautes montagnes du monde, le Nanga Parbat, au mois de janvier 2018<sup>22</sup>. À plus de 8 000 mètres d'altitude, obligée d'abandonner son compagnon malade dans un abri de fortune, elle fuit vers le bas pour tenter de survivre. À la limite de ses capacités de résistance, obsédée par l'idée d'un secours possible, elle est alors victime d'une hallucination typique d'une illusion du troisième homme : « Des personnes m'apportaient du thé chaud, et une dame m'a demandé si elle pouvait prendre une de mes chaussures en remerciement ».

L'illusion était si forte qu'Élisabeth Revol a enlevé une chaussure, avant de reprendre ses esprits et de se rechauffer, mais trop tard pour éviter de graves gelures. Elle était au bord de l'épuisement et avait sans doute

---

22. À propos des questions posées par le récit d'É. Revol, voir Amy, B. (2018). « L'ivresse des sommets, quand l'aventure en montagne tourne au drame ». *Cerveau & Psycho*, n° 98, avril 2018, pp. 64-68.

très soif. Il était donc normal qu'elle se mette à rêver à une possibilité d'étancher cette soif. Mais pourquoi la chaussure ? Il est facile d'imaginer que son cerveau a activé un souvenir récent de repos et de boisson, comme un arrêt sur la route du Karakorum dans une de ces buvettes de bord de piste où on lui avait servi un thé brûlant et réconfortant. Le détail important est que pour entrer dans ces établissements, la coutume veut que l'on se déchausse. Et il arrive que pour remercier l'aubergiste et sa famille, souvent très pauvres, on laisse des chaussures en cadeau. L'interprète cérébral d'Élisabeth Revol a bien sûr fabulé, puisqu'elle était seule. Mais il a construit son histoire avec tous les souvenirs récents qu'il a trouvés, et comme tous les interprètes cérébraux, il s'est montré particulièrement convaincant, en tout cas assez pour qu'Élisabeth Revol enlève une chaussure !

### **Le cas de la perception normale du milieu en montagne**

Dans la majorité des cas, l'alpiniste n'est pas sujet à des illusions ou des hallucinations. Le plus souvent, son cerveau lui restitue une interprétation relativement fidèle de son milieu de pratique et lui permet ainsi d'y évoluer avec toute la prudence nécessaire. Cependant l'alpiniste doit savoir que son interprète, s'il ne le trompe pas, lui en dit toujours un peu plus que nécessaire, en tout cas du point de vue technique. Pour comprendre la nature et le contenu de ce supplément d'information, il faut revenir sur ce que nous avons appelé les traitements multimodaux, et prendre en compte une particularité de l'un de ces traitements, le traitement visuel.

La multimodalité perceptive résulte sans doute d'une nécessité physiologique apparue au cours de l'évolution des espèces animales. Dans le cas de la vision, il a fallu résoudre le problème de l'ambiguïté des images visuelles pendant les mouvements : quand l'image rétinienne d'un prédateur se modifie dans l'œil d'une proie, est-ce le prédateur qui bouge par rapport à la proie immobile, ou celle-ci qui bouge par rapport au prédateur, ou encore la proie immobile qui bouge la tête ? Pour lever l'ambiguïté, la nature a choisi d'associer dans un même traitement :  
– les données arrivées dans les aires visuelles *via* les nerfs optiques,

- les données du système vestibulaire de l'oreille interne qui renseigne sur l'équilibre du corps et de la tête,
- les données proprioceptives issues des muscles du cou qui renseignent sur les mouvements et la position de la tête (voir note 16).

Ce faisant, elle a introduit dans l'interprétation perceptive visuelle une donnée supplémentaire, celle de l'inclinaison de la tête et du regard vers le haut ou le bas. Cette donnée influence profondément le sens et surtout la valeur donnée aux images visuelles en déclenchant des émotions et des jugements inscrits dans l'esprit humain depuis des temps immémoriaux, sans doute depuis les débuts de la station debout puis de l'expansion de l'espèce humaine à la surface du globe<sup>23</sup>. La verticalité définit en effet une direction, mais aussi et surtout les deux extrémités de toute ligne verticale, le haut et le bas. L'homme debout sait inconsciemment qu'il y a pour lui un haut et un bas, une partie du monde au-dessus de lui, une autre au-dessous de lui. Pour porter le regard sur ces deux parts du monde, il lui faut lever ou baisser la tête. Dans les deux cas, toute l'interprétation de sa vision du monde, influencée par les muscles du cou et l'oreille interne, s'en trouve transformée, car au haut et au bas sont attachés le grand et le petit, qui à leur tour sont attachés au positif, au supérieur et au négatif, à l'inférieur<sup>24</sup>.

Ces jugements de valeur sont inconscients, et sont liés à des données inscrites dans notre héritage phylogénétique. Ils font partie de ce que A. Damasio appelle les « émotions primaires préprogrammées à la naissance pour répondre par une réaction émotionnelle à la perception de certains traits caractérisant des *stimuli* survenant dans le monde extérieur ou dans notre corps, isolément ou de façon combinée [...] Ces émotions primaires innées dépendent de circuits

---

**23.** Stewart, J. (1993). « L'émergence des symboles » in Amy, B., Chappelier, J.-C., Grumbach, A. & Orsier, B., *Formation des symboles dans les modèles de la cognition*. Grenoble : CNRS, pp. 51-61.

**24.** Samivel (1984). *Hommes, cimes et dieux*. Paris : Arthaud. Et surtout les travaux de l'historien des religions Mircea Eliade : *Images et symboles* (1963), et *Aspects du mythe* (1963), aux éditions Gallimard.

neuronaux appartenant au système limbique, au sein duquel l'amygdale et le cortex cingulaire antérieur jouent le rôle le plus important<sup>25</sup>. On retrouve le rôle central du complexe amygdalien dans les études sur les mécanismes cérébraux impliqués dans le sens moral, et donc dans l'évaluation émotionnelle et instinctive du « bien » et du « mal » face à nos actes et à ceux d'autrui. Dans ce cas aussi, « ces structures sont activées automatiquement lorsque l'on est exposé à des *stimuli* moraux, avant même que nous n'ayons pu analyser consciemment la situation<sup>26</sup> ».

Toutes les données neurologiques exposées dans ce chapitre montrent que les mécanismes cérébraux à l'œuvre lors d'une ascension ou de la contemplation d'un sommet tiennent une place centrale dans une « théorie de l'esprit » de l'alpiniste. Ce n'est pas parce que certaines interprétations profondes sont inconscientes qu'elles ne jouent pas un rôle important dans les réactions psychologiques et sociales de ce dernier. Nous allons voir qu'il faut en tenir compte d'abord dans l'analyse des motivations des « fous de l'altitude », ensuite dans la recherche d'une histoire de l'alpinisme et des fondements psychologiques de son évolution.

---

25. Damasio, *L'erreur de Descartes, la raison des émotions* (op. cit.).

26. Berthoz, S. & Grèzes, J. (1999). « Les émotions, fondement du sens moral ». *Cerveau & Psycho*, n° 16, novembre 1999.



# Table des matières

---

<b>Remerciements</b> .....	5
<b>Avant-propos</b> .....	7
<b>Introduction</b> .....	11
<b>Les marins de l'altitude</b> .....	11
<b>L'énigme de l'alpinisme</b> .....	12
<b>Chapitre 1. Les motivations : données scientifiques</b> .....	17
<b>L'apport de la philosophie</b> .....	17
<b>Les apports de la psychologie du sport</b> .....	18
<b>Bases neurologiques de l'expérience de l'altitude</b> .....	20
L'architecture cognitive du cerveau .....	21
Les traitements inconscients .....	23
La multimodalité des traitements perceptifs .....	25
La subjectivité des traitements perceptifs .....	26
<b>Le cerveau interprète</b> .....	28
Les inventions de l'interprète .....	29
L'interprète en montagne .....	31
Le cas de la perception normale du milieu en montagne .....	34
<b>Chapitre 2. Les motivations premières de l'alpiniste</b> .....	37
<b>La question ou les questions?</b> .....	37

<b>Pourquoi se lance-t-on dans l'alpinisme?</b> .....	38
Motivations et troubles psychologiques .....	39
Motivations et histoire familiale .....	44
Place du père dans les motivations .....	45
Un problème fréquent : devenir un homme .....	47
<b>La rivalité dans l'alpinisme de pointe</b> .....	52
<b>Les femmes dans l'alpinisme</b> .....	53
<b>Chapitre 3. Les valeurs ajoutées de l'alpinisme</b> .....	57
<b>Une passion apaisée ou une passion compulsive</b> .....	57
<b>La nostalgie des seniors</b> .....	61
<b>Répondre à la troisième question</b> .....	63
<b>Les limites des clichés sur les motivations de l'alpiniste</b> .....	65
La beauté de la montagne .....	65
La connaissance de soi .....	69
La solidarité montagnarde .....	73
Côtoyer la mort .....	75
La liberté et le problème du libre arbitre .....	77
Le contact avec la nature .....	84
<b>Chapitre 4. Spécificité des sports de montagne</b> .....	87
<b>Valeurs symboliques du haut et du bas</b> .....	90
<b>Place de la pensée symbolique</b> .....	94
<b>Autres valeurs symboliques</b> .....	101
<b>Figures mythiques de l'alpiniste</b> .....	103
<b>Valeur symbolique de l'alpinisme</b> .....	105
<b>Aspects créatifs de l'ascension</b> .....	109
<b>Est-ce une folie d'aller risquer sa vie en montagne?</b> .....	113

Chapitre 5. <b>L'approche historique</b> .....	115
<b>Les commencements de l'alpinisme, ou les illusions d'une origine</b> .....	115
<b>Les problèmes de la solution classique</b> .....	118
<b>La longue histoire de l'alpinisme</b> .....	119
<b>Préciser ce qu'est l'alpinisme</b> .....	123
<b>Les origines lointaines de l'alpinisme</b> .....	124
<b>L'alpinisme moderne</b> .....	125
<b>Imaginer le premier alpiniste</b> .....	126
Les réminiscences de l' <i>Homo Erectus</i> .....	126
Le voyage symbolique à la cime .....	128
L'alpinisme, un héritage immémorial .....	129
Chapitre 6. <b>Les fondements psychologiques de l'alpinisme d'aujourd'hui</b> .....	131
<b>Les évolutions de l'alpinisme historique</b> .....	131
<b>La structure des évolutions de l'alpinisme</b> .....	132
<b>L'évolution de l'alpinisme historique: les raisons premières</b> .....	136
<b>L'alpinisme d'exploration</b> .....	137
Aller au-delà du territoire du clan .....	137
L'enfance et le monde nouveau .....	138
<b>L'alpinisme de difficulté</b> .....	142
Les différentes sortes de difficultés .....	142
Première tendance: la recherche de la difficulté dans l'exploration ...	145
Seconde tendance: l'escalade moderne, ou le double rêve du neuvième degré et du risque zéro .....	152
En guise de conclusion. <b>Plaidoyer pour un alpinisme social</b> .....	161
<b>Bibliographie</b> .....	173